

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										✓	

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 5 DÉCEMBRE, 1878.

No. 15.

AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

CM. Tishbody de courir au bateau avec une légèreté qui eût fait honneur à un garçon de seize ans. Le bonheur lui donnait des ailes, et le brave homme semblait avoir oublié dans sa joie les ménagements qu'il devait à sa personne en général, et à son ventre en particulier.

Il fut bientôt de retour : il était haletant. Après avoir reçu toutes les félicitations, tous les remerciements qu'il méritait, M. Tishbody, qui s'était déjà incliné profondément plus de vingt fois, attela les chevaux, monta sur son siège, et l'on partit.

Comme l'aspect de la nature leur parut différent alors, en repassant par ces campagnes qui leur avaient semblé si tristes le matin même ! C'est que le nuage qui cachait alors la nature à leurs yeux s'était levé ; c'est que leur cœur s'ouvrait à l'espérance en voyant près d'eux leur cher James, qui lui aussi oubliait les incertitudes de l'avenir au milieu de ce bonheur enivrant.

Le soleil allait se coucher lorsqu'ils atteignirent la porte du presbytère. Julia fut la première à les saluer ; elle avait vu son frère.

“ Oh ! voilà James ! ” Elle se précipita dans ses bras, sans lui demander s'il était coupable ou non ; il était là, cela lui suffisait.

“ Oh ! James, James ! mon frère, mon frère ! ” Et elle l'embrassa à plusieurs reprises.

XVI.

Le sort de James était encore tout aussi incertain que le jour de son arrestation, et ses chances diminuaient peu à peu, à mesure que le moment du jugement approchait. Ses amis avaient sans doute toute confiance en lui, mais il fallait aux juges autre chose que leur conviction, et l'évidence seule pouvait déterminer leur décision.

Théodore était infatigable : il voyait les difficultés de l'affaire, mais l'amitié sincère qu'il portait à Edwards, et le désir qu'il avait de briller dans une première cause, lui donnaient force et courage. Il s'était chargé de la

défense sans espérer pour lui ni honneurs ni récompense, et pourtant la libéralité de M. Augustus Hunt lui avait permis de consulter les meilleurs avocats. Un auxiliaire d'un autre genre lui manquait cependant pour dévoiler ce mystère d'iniquité, et il prit la ferme résolution de se le procurer. Un soir donc, il quitta son bureau et se dirigea vers la partie haute de la ville. Aux abords du nouvel hôpital d'York, il quitta la foule, à travers laquelle il s'était jusqu'alors difficilement frayé un passage, tourna à droite dans une rue écartée, et se vit bientôt en face d'une maison à deux étages. On l'introduisit dans une petite chambre sur le derrière.

“ Bonsoir, monsieur Catchem, je suis très-heureux de vous trouver chez vous. ”

L'agent de police se leva de devant le feu, fixa un regard perçant sur le visiteur, et, sans dire un mot, mit une chaise pour lui à un coin de la cheminée. Lui-même s'assit à l'extrémité opposée.

“ Asseyez-vous, monsieur ; il fait froid ce soir. ”

— Oui, l'air est assez vif, mais j'ai marché vite, car je désirais beaucoup vous voir, et ne savais trop le chemin que j'aurais à faire par la ville avant de vous trouver.

— Le fait est qu'on me taille pas mal de besogne. J'allais justement prendre ma course du côté du Bowery ; les amis pensent avoir mis la main sur ceux qui ont incendié les maisons de la rue Front, la nuit dernière.

— On a donc mis le feu à ces maisons ?

— Sans doute.

— J'ai quelques mots à vous dire, monsieur, à propos du jeune Edwards, que vous avez dernièrement arrêté chez M. Hunt ; vous vous souvenez.

— Ah ! oui, je me souviens.

— Nous avons toute raison de croire que M. Edwards est innocent, et que quelque autre individu a voulu le déshonorer. Nous n'avons aucun doute à ce sujet.

— Tenez, monsieur.. je ne puis dire votre nom, bien que je vous aie déjà vu.

— Berry.

— Eh oui ; tenez, monsieur Berry, ce jeune drôle est peut-être venu à

vous avec ses serments, ses grandes phrases, etc. ; il vous aura peut-être juré qu'il était innocent, qu'il ne connaissent même pas le vol... J'en ai vu, moi, monsieur, qui prenaient à témoin le ciel et la terre, qui me jetaient des regards suppliants, en criant que leur cœur était pur, qu'ils étaient innocents comme l'enfant qui vient de naître, pendant que j'avais en main les preuves évidentes du contraire.

— Mais enfin, vous faites bien quelque cas des antécédents de l'accusé ?

— Je n'interroge jamais les antécédents de qui que ce soit. Tantôt ils sont bons, tantôt ils sont mauvais ; on ne peut pas savoir. Il faut démasquer l'homme pour le connaître.

— Mais vous consentiriez bien, je suppose à nous prêter votre aide dans les recherches que nous faisons pour découvrir le coupable ?

— Je pense qu'il est déjà tout trouvé.

— Vous serez généreusement payé pour vos services. Nous sommes convaincus qu'un odieux complot a été tramé contre Edwards, et nous désirons que vous nous aidiez à pénétrer ce mystère.

— Soupçonne-t-il quelqu'un ?

— Oui et non ; c'est moi, à vraiment parler, qui soupçonne quelqu'un.

— Qui ?

— Nous ferons peut-être mieux de ne pas citer les noms ?

— Que puis-je faire, alors ? Il faut bien me donner quelques renseignements. Il faut que je sache tout.”

Théodore garda le silence pendant quelque temps ; il approcha sa chaise de celle de l'agent, et il lui expliqua à voix basse la cause de ses soupçons et sur qui ils tombaient. L'agent écouta jusqu'au bout sans l'interrompre, puis secouant la tête :

“ Il y a bien peu de chance, mon ami ; si la chose est comme vous dites, il faudrait être le diable pour voir clair là-dedans. Mais j'y penserai, peut-être même aurai-je besoin de revoir les lieux où s'est commis le vol. ”

Et ils convinrent d'un jour pour aller ensemble chez M. Hunt.

La position de Sarah devenait difficile. De tout la famille, elle était la seule avec bien Betty qui crût à l'innocence de James. M. Geordie Hunt et sa femme étaient profondément affligés de la perte de leur ar-

gent, et auraient tout fait pour fuir rendre à l'auteur du vol, l'énorme différence qu'ils croyaient être en sa possession. Qu'on imagine donc leur désappointement lorsqu'ils apprirent que James était en liberté.

Rodolphe était redevenu le commensal de la maison, et son oncle trouvait beaucoup de plaisir dans sa société; il ajoutait de plus une foi entière à tout ce qu'il disait. Fort de cet appui et de ses avantages physiques, dont le charme était irrésistible, selon lui, Rodolphe avait recommencé ses assiduités auprès de sa cousine. Sarah, par politesse et par égard pour la famille qui le recevait, s'était montrée ce qu'elle devait être, rien de plus, et Rodolphe s'était hâté de conclure qu'il était enfin sur le point de réussir; que James était oublié, ou qu'au moins sa faute avait mis entre elle et lui une barrière infranchissable. Sûr d'être débarrassé de ce redoutable rival, il avançait avec empressement la main vers l'objet de ses desirs, de ses vœux les plus ardents. Il ne lui restait plus maintenant qu'à se bien garder de le laisser échapper.

Sarah avait eu dans la journée une entrevue bien pénible avec son bon oncle, M. Augustus Hunt. Des bruits désagréables étaient arrivés aux oreilles de ce dernier, et il croyait de son devoir de les communiquer à sa nièce pour la préparer peu à peu à ce qui allait probablement arriver. Pour lui, en effet, quelque désir qu'il eût de voir le contraire, les probabilités contre James étaient si nombreuses, que sa conviction avait fini par être ébranlée.

Sarah n'avait pas encore séché les larmes qu'elle venait de verser pendant cette entrevue, lorsque Betty entra dans sa chambre l'air effaré et tout hors d'elle-même.

— Qu'y a-t-il, Betty ?

— Dieu seul le sait, ma chère demoiselle; mais je crains que ce soit encore une mauvaise nouvelle pour vous.

— Parlez, Betty; s'agit-il de James ?

— Je crains bien que oui, ma chère maîtresse.

— Asseyez-vous, Betty et remettez-vous; vous semblez très-agitée, asseyez-vous.

— Je ne puis m'asseoir, mademoiselle Sarah; elle m'a mis tellement sens dessus dessous que je ne puis rester en place.

— Elle ? qui ?... ma tante ?

— Oh ! non, non ! je ne veux pas parler d'elle; elle gronde bien de temps en temps, et puis c'est tout; mais vous allez voir, ma chère demoiselle. Je venais de desservir la table et j'étais déjà en train de nettoyer mes casseroles, j'allais vider mon seau et regardais dans la rue pour voir ce qui s'y passait, lorsque j'aperçus une

jeune femme déceimment mise qui était arrêtée à la porte comme si elle voulait entrer.

— Pourrais-je savoir ce que vous demandez, madame ? lui dis-je.

— M. Edwards demeure-t-il ici ? me demanda-t-elle.

— Il y a demeuré, en effet, mais...

— Il est donc parti d'ici ?

— Pas précisément; mais il n'est pas ici pour le moment.

— Quand croyez-vous qu'il reviendra ? dit-elle.

— C'est très-difficile à dire," lui dis-je.

— Plus je la regardais, mademoiselle, et plus je me troublais.

— Donnez-vous la peine d'entrer

pour vous reposer, je vais chercher

à savoir quand il pourra être de

retour."

— J'ai pensé que je devais être très-honnête avec elle, ma bonne demoiselle, parce que l'on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Est-elle entrée, Betty ?

— Sans doute; elle attend en bas, car je lui ai dit que j'allais demander... Mais, oh ! mademoiselle Sarah ! hélas ! hélas !

Sarah ne pouvait comprendre la cause de l'effroi de Betty; elle se décida à aller voir elle-même.

— Je vais descendre avec vous, Betty. Est-elle dans le petit salon ?

— Oui, mademoiselle. Mais non, plus souvent que Betty la ferait entrer dans le salon; la cuisine est trop bonne pour des gens de cette sorte, si je ne me trompe pas. Mon Dieu ! mon Dieu ! dans quel monde vivons-nous !

Sarah descendit aussitôt dans le sanctuaire de Betty. C'était en vérité une pièce très-convenable, vu la grande propreté qui y régnait. La jeune femme se leva en voyant Sarah et s'inclina légèrement, mais avec respect. Elle était, comme Betty l'avait dit, très-convenablement vêtue, et, de plus, il y avait dans sa mise une certaine recherche de coquetterie, quoique sa physionomie agréable respirât la modestie. Sarah ne vit rien dans sa tenue qui put blesser les convenances.

— Vous excuserez la liberté que j'ai prise; mais j'ai besoin de voir M. Edwards, et peut-être pourriez-vous me dire où il est, où je pourrais le trouver, du moins ?

— Je ne puis vous dire où il est maintenant.

— N'est-ce pas ici qu'il demeure ?

— C'est bien ici, ou du moins il y a demeuré; mais des événements l'ont forcé de partir.

— Et vous ne savez pas où il est allé ?

— Non, pas positivement. Désirez-vous le voir vous-même, ou bien avez-vous une lettre à lui faire parvenir ?

— Pardonnez-moi : êtes-vous sa sœur ?

— Non pas; ses parents n'habitent pas la ville."

La jeune femme semblait évidemment inquiète de l'hésitation de la jeune fille et ne savait trop si elle devait partir ou en dire plus. Sarah vit son embarras.

— Peut-être voudriez-vous que nous fussions seules ?

— Si cela se pouvait, mademoiselle, pour un instant seulement."

Sarah la fit aussitôt monter. Betty, de son côté, qui n'était pas du tout réconciliée avec l'étrangère, d'après ce qu'elle venait d'entendre, joignit les mains, leva les yeux vers le plafond et poussa une série d'exclamations qui probablement la soulagèrent, car elle se hâta d'aller vaquer à ses occupations.

Sarah conduisit la jeune femme dans son propre appartement, et aussitôt qu'elles furent assises :

— Je crains bien que vous ne puissiez voir M. Edwards pour le moment. Il lui est arrivé un grand malheur : vous en avez peut-être entendu parler ?

— Non, en vérité, mademoiselle; je ne connais pas personnellement M. Edwards, et ce n'est pas pour mon propre compte que je suis venue ici. Mais une de mes amies, Gertrude, ou, comme nous l'appelons, Gitty Williams, la nièce de M. Upjohn, est dans une très-fâcheuse position. Peut-être M. Edwards vous a-t-il parlé d'elle ?

— Je l'ai souvent entendu parler de la famille de M. Upjohn, et je crois même de sa nièce, qu'ils aimaient beaucoup, disait-il.

— Elle est maintenant chez nous. Elle est très-mal, et je crains bien qu'elle ne succombe; elle d'si e beaucoup voir M. Edwards, et si vous pouvez me dire son adresse vous rendrez un grand service à une pauvre jeune fille bien souffrante."

Sarah gagna le silence quelque temps : une multitude de pensées étranges s'agitaient en elle.

— Je ne puis certainement pas vous donner l'adresse de M. Edwards; je ne sais même pas s'il est dans la ville. Mais si je pouvais être utile à la jeune fille en allant moi-même la voir ? Je puis lui donner de M. Edwards des nouvelles qui lui feront plaisir. Je ne suis pas sa parente, mais nous sommes très-liés : il a longtemps fait partie de la famille. Croyez-vous qu'elle consentirait à me voir ?

— Sans doute, mademoiselle, elle y consentirait; elle aurait même beaucoup de plaisir, ne pouvant le voir, à causer avec vous."

Sarah prit alors l'adresse que la jeune femme lui donna et l'accompagna jusqu'à la porte.

La nuit était venue et son oncle et sa tante n'étaient pas encore revenues.

Sarah entra dans le salon, plaça une lampe sur la table et mit son ouvrage à côté d'elle.

Elle était seule enfin et pouvait s'abandonner à toutes ses pensées. L'entrevue qu'elle avait eue le matin avait jeté la tristesse dans son âme, tout en la convainquant de l'amitié que lui portait son bon parent. Malgré lui, en effet, et parce qu'il croyait de son devoir de lui communiquer les bruits qui lui étaient parvenus, il avait manifesté ses inquiétudes et donné à entendre qu'il n'espérait plus en l'innocence d'Edwards. C'avait été un coup terrible pour la pauvre enfant ; mais elle ne pouvait lui en vouloir. Le brave homme souffrait tant de la voir ainsi, il était si desolé du malheur qui la menaçait dans le cas où James serait reconnu coupable, qu'il était vraiment bien excusable dans les efforts qu'il faisait pour l'effacer de son souvenir et briser les liens qui la retenaient à ce malheureux jeune homme. Sarah comprenait sa douleur, excusait ses inquiétudes, ses doutes même : quelle raison avait-elle de lui faire des reproches ? Ne lui avait-il pas déjà donné assez de preuves d'une amitié dévouée ?

Elle était encore plongée dans ces douloureuses réflexions, lorsqu'on frappa à la porte de la rue. Elle reconnut aussitôt la manière de frapper de Rodolphe et son arrivée ne lui causa pas d'impression désagréable. Depuis que celui-ci était rentré à la maison, elle s'était habituée de nouveau à ses visites et ne souffrait plus autant de sa présence.

(La suite au prochain numéro.)

LES RUSES DES ACHETEURS.

On se plaint quotidiennement des ruses et des fraudes de ceux qui vendent. Pour être juste, il faudrait aussi faire attention aux ruses et aux fraudes de ceux qui achètent. C'est un côté qu'ordinairement on laisse plus volontiers dans l'ombre, peut-être par la raison que les acheteurs sont, en somme, beaucoup plus nombreux que les marchands, et que naturellement l'opinion du plus grand nombre est toujours celle qui l'emporte. On a de même fait passer presque en proverbe les malices du paysan qui vend ses provisions, soit au marché, soit chez lui ; mais, parmi les cultivateurs comme parmi les citadins, s'il y a des esprits rusés il y a des caractères simples, et, dans tout marché qui n'est pas loyalement fait, il y a nécessairement une dupe : or ce n'est pas toujours celui qui vend. Nous trouvons, sur les tribulations de ce dernier, quelques considérations aussi justes qu'ingénieuses, dans un recueil estimé.

« Que de ruses mises en œuvre contre le vendeur ! quel déploiement de diplomatie de mauvais aloi ! que de circonlocutions ! que de détours ! que de compliments ! Le marchand à qui le cultivateur vend, le

marchand à qui il achète, ne se sont peut-être jamais vus, et cependant, par leur manière de faire, ils paraissent s'être mis d'accord pour le tromper ou l'induire en erreur sur la valeur de sa marchandise à qui mieux mieux. Ayez une qualité supérieure ; cela est égal : votre blé ne sent pas bon, il n'est point pesant ; votre vin est dur, sans saveur, on paraît même craindre qu'il n'ait un peu de goût... ; vous croyez avoir des bêtes grasses, c'est une erreur... En somme, l'acheteur ne trouve jamais de marchandise de première qualité ; elle est passable quand elle est supérieure, et si elle est ordinaire, elle ne vaut absolument rien. Ce n'est que pour vous faire plaisir et pour vous en débarrasser qu'on l'achètera ; et on brûle du désir de l'avoir. Quelle singulière manière de traiter les affaires ! et cependant c'est la plus usuelle dans une très-grande partie de nos foires de village, et même dans les marchés de nos bourgs !

« Mais ce n'est là qu'un petit côté de la question ; et vraiment ce n'est rien quand le vendeur n'a à se défendre que d'un acheteur isolé : où la défense est difficile, c'est quand l'attaque a été préméditée. En effet, il y a quelquefois dans ces foires ou marchés certaine fatalité qui ferait croire malgré soi aux coalitions de deux, de trois, de quatre acheteurs contre un seul vendeur. On nous a raconté bien des fois, à notre grande stupéfaction, des faits nombreux semblables au suivant.

« Un acheteur bien connu se présente auprès d'un producteur qui a quelques bestiaux à vendre, il entre en marché avec lui ; après des pourparlers nombreux et à la suite d'un examen minutieusement attentif de la marchandise, il lui fait une offre au-dessous de la valeur, sans aucun doute, mais pour une première offre pouvant à la rigueur paraître raisonnable. On se récrie, il se récrie plus fort, et vous dit en s'en allant : « Vous verrez si vous en trouvez plus. » En effet, quelques minutes se sont à peine écoulées qu'un deuxième acheteur se présente, et, après avoir fait le même examen que le premier, il offre un prix encore moindre, tout en se plaignant vivement de l'exagération de la somme demandée. Un troisième arrive, même comédie, renforcée cependant, les paroles sont plus amères. Un quatrième enfin, etc. Le pauvre vendeur commence à croire qu'il a eu tort de ne pas avoir accepté le prix offert par le premier achaland, le plus raisonnable de tous ; ses yeux le cherchent de tous côtés, et ils ne sont pas longtemps à le trouver.

« Le premier marchand voit certes bien son embarras ; mais n'allez pas croire qu'il va se rapprocher immédiatement : non certes ; il attend qu'on aille à lui, qu'on le prie, qu'on le supplie, ce qui ne tarde pas, du reste, à avoir lieu.

« Quelques-uns de nos amis se sont souvent permis d'envoyer de pareilles mines, en enlevant au sacrificeurs leurs malheureuses victimes, et les paires de bœufs allaient coucher dans d'autres étables que celles qui leur étaient destinées par ces messieurs. Mais ce n'est que rarement que de pareilles combinaisons sont déjouées ; elles réussissent au contraire le plus habituellement.

« Un accident arrive-t-il dans l'étable d'un cultivateur : par exemple, un bœuf, une vache, des moutons, se sont-ils météorisés ? ou bien l'artiste vétérinaire a-t-il

conseillé, par mesure de prudence, de vendre un de ces animaux ? Voyez venir les bouchers et les marchands de bestiaux ! C'est souvent un quart de la valeur de la bête qui sera offert, et on doit se regarder comme très-heureux quand le chiffre offert approche de la moitié du prix réel. »

—:o:—

QUELQUES PENSÉES SUR L'AMOUR

L'amour est une fièvre ardente dont l'attribut est de tout changer et la folie de se croire éternelle.—Mme Cottin.

L'amour est une vapeur qui va du cœur à la tête et rend frenétique ce qu'il possède.—Firmian.

L'amour est la plus puissante des attractions, nul ne se dérobe à son influence ; il captive, séduit, entraîne, donne une vie nouvelle, place le ciel sur la terre.—Mme Gatto de Canon.

L'amour est une fièvre dont les accès comme ceux des maladies aiguës, ont leur marche, leur apogée, le moment où il faut mourir ou guérir.—Mme Sophie Gey.

L'amour est tout dans celui qui aime, l'aimé n'est qu'un prétexte.—A. Karr.

L'amour est une espèce de folie, car le plus vrai est celui qui résonne le moins.—Satena.

L'amour est triste ; il ferme notre cœur à tous les plaisirs qu'il ne donne pas.—Mme Riccoboni.

L'amour est un plaisir qui nous tourmente ; mais ce tourment fait plaisir.—Scribe.

L'amour est un je ne sais quoi, qui vient de je ne sais où, et qui finit je ne sais comment.—Mlle de Seuderi.

L'amour est la passion la plus vive, la plus naturelle, la plus juste, la plus injuste quelquefois ; la plus séduisante, la plus et la moins satisfaisante ; elle renferme tous les contraires.—Mme de Vezzari.

Vouloir définir l'amour c'est en détruire le charme, c'est couper les ailes du papillon.—Beauchêne.

—:o:—

UN CHASSEUR ET UN FOU.—Voici l'entretien qui eut un jour lieu entre un chasseur et un aliéné sur la batture de Beauport.

LE FOU.—Bonjour, monsieur. Quel beau cheval vous avez ! Voulez-vous me dire ce qu'il coûte ?

LE CHASSEUR.—Il vaut soixante louis.

LE FOU.—Et le fusil que vous portez en bandolière, combien vaut-il ?

LE CHASSEUR.—C'est un des meilleurs fusils d'Angleterre, il m'a coûté vingt louis.

LE FOU.—Vos chiens sont splendides, quelle est leur valeur ?

LE CHASSEUR.—Vingt louis.

LE FOU.—Quel est cet oiseau que vous avez dans votre gibecière ?

LE CHASSEUR.—C'est une bécassine.

LE FOU.—Combien cela peut-il valoir ?

LE CHASSEUR.—Douze sous.

LE FOU.—Bien alors je vous recommande de vous sauver le plus tôt possible, car si le maître de l'asile savait qu'il y a dans l'univers un homme assez sot pour dépenser cent louis afin de se procurer un oiseau qui vaut à peine douze sous, il le ferait renfermer tout de suite.

LES CISEAUX.

LÉGENDE ALLEMANDE.

Suite et Fin.

—Assurément, en taillant adroitement ce magnifique tissu, vous aurez une pleine ravissante et qui cadra à merveille avec vos toilettes d'apparat.

—Emportez donc cette relique, et surpassez-vous dans cette transfiguration que je vous confie.

Réséda, de retour chez elle, se mit à tailler le manteau ducal; l'étoffe éraillait sous l'acier magique, quand tout à coup il s'arrêta.

—Qu'as-tu donc, ma bonne fée? J'ai confié ton tranchant au repasseur le plus habile; marche, coupe encore!...

Les ciseaux n'avancèrent pas d'une ligne.

Alors Réséda tâta le satin blanc de la doublure... Il y avait un obstacle.

—Oh! oh! dit-elle, la fée sait ce qu'elle veut, et quand elle a une volonté, elle est inébranlable...

Puis fouillant la doublure, Réséda en tira un papier cousu ou plutôt caché dans le manteau ducal.

C'était un plan de conspiration contre le prince régnant, oh! mais un plan parfaitement détaillé; rien n'y manquait, ni le lieu de la réunion, ni les circonstances de l'attentat, ni les noms des conspirateurs.

Réséda fit appeler un carrosse et se rendit chez le gouverneur.

—Qui me vaut, belle demoiselle, l'honneur de votre visite?

—Je viens, monsieur, parlementer avec vous.

—Toujours ces innocentes amours avec Ralph, mon héritier

—Peut-être.

—Croyez bien que je ne voudrais pas d'autre bru que vous, si je pouvais m'élever au-dessus du préjugé; ou en trouverais-je une plus belle, plus sage et plus aimable à la fois?

—Et quel est le préjugé qui vous arrête?

—Votre extraction roturière, ma mignonne enfant.

—Aussi ce n'est point une prière que je viens vous faire, mais un marché.

—Un marché? Parlez, belle commerçante, ma clientèle vous est assurée; que vendez vous, des sourires et des grâces?

—Non, mais des traitres.

—Je ne vous comprends pas.

—Cela est pourtant suffisamment compréhensible: je vends des traitres, des félons, des ténébreux conspirateurs.

—Des conspirateurs? fit le gouverneur; contre qui conspirent-ils?

—Contre la sûreté de l'État, contre la vie du souverain.

—Qui vous a découvert cela?

—Ma fée...ces ciseaux.

Le gouverneur sourit.

—Oh! ne raillez pas, voici le pacte et les signatures.

—Donnez.

—Non pas! Je ne donne pas comme cela.

—Que voulez vous en ce cas? de l'or, des bijoux?

—Une seule promesse, le pardon pour tous; je veux servir le roi sans sacrifier personne; jurez-moi que grâce sera faite à tous les conjurés, et ce papier est à vous.

—Sublime enfant! dit le gouverneur; je le jure.

—Le jour où elle eut vingt ans, la fée, qui, dit-on ne pouvait rester que vingt années auprès d'elle, devait partir; ce jour là, on fit mander Réséda au château ducal.

—Belle Réséda! lui dit le gouverneur, voici Ralph qui s'est chargé d'acquiescer auprès de vous la dette de reconnaissance de l'État; le voulez-vous pour époux?

—Oh! Seigneur! murmura la jeune fille en devenant pourpre de bonheur.

—Chère Réséda, soupira Ralph, à nous deux les ciseaux!

—Hélas! ils ne sont plus magiques à compter de demain.

—En ce cas, donnez-les-moi.

—Non, monsieur; on dit que des ciseaux donnés coupent l'amitié; donnez-moi quelque chose en échange un kreutzer, une épingle, la plus petite bagatelle.

—Tenez donc voici un petit papier.

—O mon Dieu! s'écria Réséda, un brevet de comtesse! et tout cela vient de la fée!

—Je la connais cette fée, reprit le gouverneur.

—Quoi! la fée des ciseaux?

—Oui, c'est une divinité en laquelle il suffit de croire pour réussir, qui est sans cesse auprès de l'enfant du peuple, prête à l'élever au-dessus du rang inférieur où le plaça sa connaissance. Aux hommes, elle ouvre toutes les carrières; aux femmes, elle donne l'estime, la richesse, le bonheur et la vertu.

—Et comment se nomme donc la fée des ciseaux, monseigneur!

—Elle se nomme le Travail.

TIMOTHÉE TRIM.

—:o:—

Lorsqu'au commencement de l'automne, nous voyons les feuilles des arbres joncher la terre, nous disons: voilà l'emblème de l'amitié du monde. Tant que nous sommes heureux, nous avons des amis en abondance; mais le malheur fond-il sur nous, ces amis, qui paraissent si sincères au temps de la prospérité, s'enfuient en un clin-d'œil.

PARAPLUIES.

Puisqu'il pleut, un petit entre filet sur les parapluies ne sera peut-être pas déplacé.

Maintenant le parapluie fait partie de la toilette; on y met de la recherche, de la coquetterie.

Sur un parapluie, je devinerais le caractère de son propriétaire. Dis moi quel rillard t'abrite je te dirai qui tu es.

Je peux citer des gens qui n'ont jamais de parapluie signe d'indépendance.

J'en connais qui ont toujours un parapluie, celui des autres: signe d'avarice, de rapidité.

Un parapluie large, dit de famille: bon cœur, cordialité, affabilité.

Un parapluie étroit: égoïsme.

Il y a le parapluie prétentieux, la pomme en est ciselée resplendissante, le propriétaire le porte au port d'arme comme un officier, son sabre.

Le parapluie confortable, manche en bois solide mais sans aucune élégance, la soie nuance feuille morte.

Le parapluie petit maître, qui disparaît dans un fourreau liliputien, celui-ci ne sort jamais les jours d'averse.

Un naturaliste, peu moral, a dit: Un homme d'esprit ne doit avoir ni une maison de campagne ni parapluie, il y a toujours un imbécile qui se charge d'avoir cela pour lui.

Je connais un marchand (je ne plaisante pas) qui vient d'être furieusement vexé.

Il venait de s'habiller, il avait mis son chapeau, ses gants. Il prend son parapluie. Il le met le long de son bras, sur son bras, rien ne le satisfait, il était plongé depuis dix minutes dans ce genre de travail, lorsqu'il s'aperçoit de la présence de son commis qui l'examine du coin de l'œil, un semblant de sourire sur les lèvres!!!

Il a rougi, pâli, blêmi. Il était excessivement vexé. (Cause). Le commis a perdu sa place. (Effet.)

—:o:—

UN MOT AUX JEUNES FILLES.—La femme qui ne cherche pas à se rendre aimable et gracieuse, n'est pas une véritable femme. Dieu veut que la femme plaise, et elle doit obéir à cette volonté du Créateur. Mais jeunes et charmantes amies, mettez bien dans vos jolies têtes que vous ne plairez jamais seulement parce que vous portez des habits riches et élégants; non, pour plaire, il faut que vous soyez bonnes, dévouées, en un mot, que vous soyez des femmes de cœur.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,
par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	0.25
Un numéro.....	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
170¹ rue Sparks, Ottawa.